

## Les “éléments primaires” chez les marristes et la complémentarité du paradigme linguistique

Tatjana NIKOLAEVA  
*Institut de slavistique, Moscou*

**Résumé :** Les dernières décennies du XXe siècle ont mis en évidence le fait que le paradigme de la linguistique dans son ensemble doit être révisé. La théorie actuellement dominante (de la représentation en niveaux) s'est heurtée à deux substances réelles de l'existence du langage, à savoir : l'intonation de l'énoncé et les *particulae* dont se compose tout le fond déictique et communicationnel des langues. La linguistique des niveaux, qui a commencé avec la phonologie, est en principe incompatible avec les faits des systèmes en question. La discussion de ces linguistiques nous fait remonter au moment important pour l'histoire de la linguistique en Russie dans la période de l'entre-deux-guerres, où la coexistence de ces deux linguistiques était patente. La première linguistique s'intéressait au problème des unités linguistiques primitives. Dans ce contexte, l'intérêt pour l'origine du langage, pour ses éléments primitifs et le début de son développement est manifeste – ce que nous voyons avec l'exemple du marrisme. Cette linguistique disparaît pratiquement après la Seconde guerre mondiale. L'autre paradigme remporte la victoire, à la suite de quoi les linguistes «oublient» certains problèmes, comme celui de l'origine du langage.

**Mots-clés :** éléments primaires – reconstruction linguistique – actualité du marrisme – paradigme linguistique – linguistique soviétique de l'entre-deux-guerres

1. Une des raisons du rejet de la «Nouvelle théorie du langage» par les linguistes professionnels a incontestablement été les fameux éléments primaires : *sal, jon, ber, roš*. Rejetés tout de suite après la discussion de 1950, ces éléments n'ont jamais été rediscutés par la suite du point de vue linguistique, et ont même souvent servi d'exemple facile de l'absurdité et de l'inconséquence du marrisme. C'est précisément pour cette raison que nous désirons examiner cette question en détails.

Le succès politique du marrisme dans les années 1920-1930 est facile à expliquer. La thèse de Marr sur l'origine commune et l'unité d'évolution de toutes les langues correspondait à l'idée de la révolution prolétarienne permanente à l'échelle mondiale ; sa thèse sur l'évolution des langues par stades (avec la construction nominative «figée» à la fin) – à l'idée de succession des formations historiques et, finalement, du communisme, qui n'est plus soumis au changement.

Pourtant, on peut aujourd'hui envisager les thèses principales de la «Nouvelle théorie du langage» du point de vue des linguistes travaillant à la fin du XXème siècle. Il s'agit plus particulièrement :

- de l'idée d'orientation unique du processus glottogonique, ainsi que du caractère commun de l'évolution linguistique. Les partisans du mouvement LOS (*Language Origins Society*) et les *developmentalists* avancent des idées analogues dans leurs nombreux travaux;

- de l'idée de différence essentielle entre la pensée archaïque et la pensée moderne, l'idée d'altérité fondamentale de la conception archaïque du monde. Les sémioticiens de la fin du XXème siècle se donnent pour but de reconstruire la vision du monde dite «mythopoétique» en tant que système sémiotique particulier ;

- des hypothèses concernant les rapprochements sémantiques de concepts qui auraient divergé par la suite (il aurait existé jadis de larges «faisceaux» sémantiques de semblables rapprochements). Il s'agit de la «paléontologie sémantique». C'est ainsi que se divisent, dans la paléo-sémantique marriste, les concepts les plus globaux : le 'ciel' se divise en 'ciel' et 'eau', l' 'eau' se divise en 'mer', 'fleuve', etc. Or une analyse détaillée des étymologies tardives amène à conclure que toute une série de mots avaient effectivement autrefois une sémantique très proche;

- enfin, derrière ces étranges «éléments» primaires, on peut voir une tentative pour découvrir certains composants primaires du langage, dont la sémantique était diffuse et la fonction hésitante. Dans les derniers travaux concernant «the new image of Indoeuropean» (K. Shields, Fr. Adrados, etc.) on envisage l'existence de tels éléments diffus en indo-européen au stade 1.

2. Quoi qu'il en soit, ces quatre éléments restent toujours une bête noire.

C'est pourquoi, je propose d'analyser les «éléments primaires» des marristes sur le fond de plusieurs oppositions, qui sont importantes pour leur interprétation :

- ces éléments sont-ils abstraits ou concrets ?

- sont-ils racines des mots ou quelque chose comme des déictiques ?
- à quel paradigme linguistique appartiennent-ils, à celui qui commence par l'énoncé et finit par le son ou, au contraire, à la linguistique des niveaux qui part de la phonologie ?

J'espère pouvoir montrer par la suite à quel point la réponse est inattendue.

Pour I. Meščaninov, l'adepte le plus fidèle de Marr, ces quatre éléments sont parfaitement réels et concrets. Selon lui, le complexe sonore primaire n'avait pas de sens, il accompagnait le langage cinétique. Plus tard, le langage sonore est apparu, qui ne se décomposait ni en sons ni en phonèmes, mais «en complexes sonores particuliers. A l'origine, l'humanité utilisait ces complexes non-divisés de sons non-séparés en tant que mots entiers»<sup>1</sup>. Par la suite, ces complexes sont devenus articulés, pour donner naissance à quatre éléments primaires (*sal, jon, ber, roš*). Ce n'est qu'après, lorsque «l'état de culture de l'homme a atteint un certain niveau, qu'ils ont permis de distinguer les phonèmes et de poursuivre le processus de création des mots. C'est pourquoi la recherche d'un berceau unique de l'origine du langage humain sonore est privée de sens»<sup>2</sup>.

Au début, on considérait ces quatre éléments comme les noms des totems. Pourtant, les marristes ont plus tard changé d'avis pour affirmer qu'ils «n'étaient pas les noms des totems à l'origine, mais des termes d'un autre niveau, qui se rapprochaient des exclamations humaines de base»<sup>3</sup>.

Plus tôt, dans le même livre, Meščaninov dit que «certains peuples utilisent *roš* (*rošat*), utilisent *sal* (*saljat*), utilisent *ber* (*berjat*), utilisent *jon* (*jonjat*) dans les différents sens de la parole et de l'action»<sup>4</sup>.

Une analyse plus détaillée nous montre que ces prédicats d'action chez Meščaninov ne font que caractériser les actions de «certains peuples», sans être, à proprement parler, des mots. Il est certain que les quatre éléments présentés comme réels et concrets posaient des problèmes à Meščaninov même. Dans ce sens, sa réflexion suivante est symptomatique de sa perplexité :

«On se demande comment ces quatre éléments sont apparus et comment nous pouvons les expliquer. Pour l'instant, il est difficile de donner une réponse complète et définitive, car nous sommes obligés de nous plonger dans un état de l'humanité dont l'homme a déjà tout oublié» (Meščaninov, 1929, p. 175).

Un autre disciple de Marr, S. Kacnel'son, au contraire, essaie de parler des «éléments primaires» de façon générale, en évitant de les nommer directement :

<sup>1</sup> Meščaninov, 1929, p. 181.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>3</sup> Meščaninov, 1926, p. 6.

<sup>4</sup> *Ibid.*

«L'étape du syncrétisme primaire. Noms-phrases. Le sujet et l'objet ne sont pas séparés. Très petit stock de noms» (Kacnel'son, 2001, p. 237) ; «à l'étape primaire de l'évolution, les noms sont syncrétiques, c'est-à-dire qu'ils sont des mots dans lesquels le côté désignant les objets n'est pas encore séparé de celui qui exprime leurs caractéristiques sensibles» (*Ibid.*, p. 293) ; «les premiers mots-cris étaient des syllabophonèmes, composés d'un embrayage saccadé du mécanisme de la parole, ainsi que de sa suite vocalique [...]. Au niveau du contenu, les premiers mots syncrétiques (*slova-sinkrety*) leur correspondent» (*Ibid.*, p. 295) ; «on peut supposer que dans ce domaine, les manifestations primaires du langage naissant étaient les cris poussés pour faire attention à la présence, dans le champ visuel, d'objets particuliers qui présentaient de l'intérêt pour la nourriture, la défense, etc. On ne peut pas encore considérer ces cris comme des noms. Ce sont plutôt des énoncés servant à communiquer de l'information sur certains événements et qui, en principe, font plutôt penser aux phrases (*predloženiya*) composées d'un seul mot qui sont apparues plus tard. [...] Au niveau sonore, elles représentent au début des 'syllabophonèmes' indécomposables, plutôt que des combinaisons de phonèmes» (*Ibid.*, p. 341).

Marr lui-même considérait-il que ces quatre éléments étaient réels ou conventionnels ?

Dans son travail de 1927 «Jazyk» [Langage] il écrit:

«Ces éléments sont, en tout et pour tout, au nombre de quatre. Nous devons chercher l'explication de leur nombre dans leur milieu d'origine, dans la technique du chant, qui faisait partie d'une action collective magique. La prononciation primaire et diffuse de chacun de ces quatre éléments en tant que sons diffus indécomposable n'est pas claire pour l'instant. Ces quatre éléments nous sont disponibles dans de nombreuses variétés régulières, dont les quatre formes ont été choisies *conventionnellement* pour ces quatre éléments. Une forme a été choisie pour chaque élément : *sal*, *ber*, *jon*, *roš*, ce que nous désignons avec des lettres latines dans l'ordre de leur énumération : A=*sal*, B=*ber*, C=*jon*, D=*roš*. Le choix a été fait conformément à leur ressemblance sonore avec des noms connus de tribus dont ils font partie en tant que tels ou partiellement transformés, à savoir «Sar-mate – «*sal*» (A), «I-bère» – «*ber*» (B), «Ion-iens» – «*jon*» (C), «Et-rusque» – «*roš*» (D)» (Marr, 2001, p. 181 ; nous soulignons).

Il est clair que nous sommes ici confrontés à un caractère éclectique des critères de vérification.

Premièrement, nous apprenons que ces quatre éléments proviennent du chant magique. Deuxièmement, on ne sait pas comment on les prononçait en réalité. Troisièmement, malgré cela, il existe des variétés *régulières*, c'est-à-dire des variétés régulières d'un invariant dont la nature reste obscure. Enfin, ils sont tout simplement conventionnels, et peuvent en principe être codés par les quatre premières lettres de l'alphabet latin. En effet, nous apprenons que le choix de ces éléments n'est pas conventionnel, mais qu'il correspond aux noms des tribus : Sarmates, Ibères, Ioniens, Etrusques. Pourtant, on ne comprend toujours pas pourquoi de *Sarmate* est dérivé *sal*

et non *sar* ou *mat*, tandis que c'est la partie finale qui est prise à *Ibère*. Pourquoi, chez Marr, nous avons *Ioniens* au pluriel et *Sarmate* au singulier ? Comment *roš* a été dérivé de *rusk* (ne demandons pas pourquoi ce sont bien ces tribus et non pas d'autres qui ont été choisies) ?

Et pourtant, rappelons-nous les paroles du poète Vladimir Xodasevič : «Tout cela n'est pas vrai, mais ce serait honteux de s'en moquer». Cette position de Marr qu'on pourrait traiter de «bâtarde» ou de «boiteuse», ses hésitations entre le concret et le conventionnel peuvent être expliquées par le caractère même de sa formation philologique, ainsi que par toute l'école linguistique du XIX<sup>ème</sup> siècle qui était derrière lui. Marr a commencé son activité scientifique en tant que spécialiste du Caucase et de l'Orient. Il est devenu célèbre grâce à son interprétation brillante des anciens textes géorgiens et arméniens (cf. ses *Osnovnye tablicy k grammatike drevnegruzinskogo jazyka* [Tables fondamentales pour la grammaire du géorgien ancien] composées en 1908). Il a participé à de nombreuses expéditions archéologiques. En 1911, à Paris, Marr a beaucoup travaillé sur les textes étrusques. L'une de ses premières théories marquantes fut la remise en cause de la pureté indo-européenne de l'arménien. Dix travaux de Marr, écrits à partir de 1915, ont été consacrés à la langue chaldéenne et aux anciens textes cunéiformes de Van. A cette époque, il étudiait également le sumérien, l'écriture cunéiforme de Mésopotamie, etc.<sup>5</sup>

Deux traditions différentes se trouvaient derrière les linguistes du début du XX<sup>ème</sup> siècle : l'explication psychologique de la capacité langagière qui remontait à W. von Humboldt, H. Steinthal et W. Wundt, et la concrétisation extrême des éléments linguistiques reconstruits qui remontait aux néogrammairiens, et plus exactement à K. Brugmann et B. Delbrück.

Voici ce que K. Brugmann écrit sur l'état le plus ancien de l'indo-européen :

«Pour notre arbre linguistique, nous avons postulé une période pendant laquelle les mots n'avaient encore aucun élément de suffixes ni de préfixes. On peut appeler racines les formes des mots de cette période, et donc parler de la période de racines dans les langues indo-européennes. Elle se situe bien avant le stade de développement dont nous pouvons reconstruire les formes grâce à la comparaison de simples branches indo-européennes et qu'on désigne [...] comme langue-mère (*Grundsprache*) indo-européenne» (Brugmann, 1897, p. 33).

Pourtant, plus tard, les linguistes ont commencé à distinguer parmi les éléments primaires ceux qui étaient significatifs et ceux qu'on appelle d'habitude déictiques (nous les appellerons *particulae*<sup>6</sup>).

<sup>5</sup> Cf. ses commentaires concernant la traduction en géorgien ancien faite à partir de la traduction en arménien ancien du texte écrit par l'un des Pères de l'Eglise, Hyppolite de Rome. Sur la réputation de brillant philologue que se fit Marr grâce à ce travail, cf. Aničkov, 2001.

<sup>6</sup> Ne pas confondre avec les particules (*časticy*). Si les particules constituent une partie du discours à part dans les langues actuelles, les *particulae* présentent une couche particulière

Personne n'a encore étudié les *particulae* en tant que groupe à part, qui semble pourtant très facile à distinguer. Soit on les incluait dans la classe des particules, soit on les considérait comme des éléments de l'indo-européen ancien, qui se sont ensuite transformés en quelque chose d'autre. Ce problème n'a pas été résolu dans le cadre de l'approche strictement taxinomique : ces éléments étaient-ils des «survivances» des anciens pronoms ou, au contraire, les pronoms en étaient-ils plus tard dérivés? Il semble que l'explication métathéorique n'a pas été facile à trouver. On peut néanmoins la voir dans les travaux d'indo-européanistes comme F. Adrados, W. Lehman, W. Markey et surtout chez K. Shields junior .

Tout d'abord, il faut citer l'article d'Adrados «The new Image of Indoeuropean. The History of a Revolution»<sup>7</sup>, dans lequel l'hypothèse suivante est avancée : la langue indo-européenne qu'on essaie de reconstruire avec les méthodes traditionnelles serait en réalité la langue indo-européenne à un stade plus ou moins récent, reconstruite sur la base des anciennes langues flexionnelles. En s'appuyant sur d'autres articles d'Adrados écrits plus tôt, Shields reprend son idée que la langue indo-européenne «pré-flexionnelle», ainsi que la langue «proto-indoeuropéenne» «était composée de mots-racines qui étaient soit “nominiaux-verbaux”, soit “pronominiaux-adverbiaux”. En se déterminant mutuellement, ces éléments formaient des syntagmes et des propositions»<sup>8</sup>.

Ainsi, cette hypothèse nous donne l'image d'une langue essentiellement monosyllabique, dans laquelle il n'y aurait que deux groupes de mots : ceux qui deviendront ensuite «mots significatifs» et ceux qui deviendront «mots du discours». Dans son article consacré à la typologie et à son rôle dans la reconstruction, Shields va encore plus loin et affirme que «la typologie ne doit jamais servir de base principale pour la reconstruction linguistique»<sup>9</sup>.

Une année plus tard, Shields parle du processus très lent de transformation des particules «enclitiques» et de leurs combinaisons en mots ayant telle ou telle fonction grammaticale<sup>10</sup>.

Il nous semble que poursuivre l'analyse des *particulae* pourrait amener le chercheur non pas à la deixis «pure», mais à une certaine qualité générale, à la sémantique diffuse des *particulae* primaires, à une désignation plus générale d'un fait, d'un objet ou d'une action (soulignons encore que ces derniers pouvaient ne pas être distingués) et pas seulement de leur qualité, en tant qu'anciens éléments déictiques et démonstratifs. En ce sens, la notion de *particulae déictiques* pourrait être considérée comme un cliché métalinguistique, semblable à celle de «l'accent logique».

---

des langues que, selon l'auteur, personne n'avait encore complètement décrite, comme par exemple *i* et *li* dans *ili* 'ou' en russe. [Note de la traductrice].

<sup>7</sup> Adrados, 1992.

<sup>8</sup> Šilds, 1990, p. 12.

<sup>9</sup> *Id.*, 1997, p. 372.

<sup>10</sup> *Id.*, 1998, p. 48.

3. A partir de ce que nous venons de dire, une importante question méta-théorique se pose : pourquoi, vers le milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, l'idée des éléments primaires devenait-elle de moins en moins acceptable en linguistique ?

Ces derniers temps a dominé dans le domaine de la métathéorie une conviction profonde, selon laquelle la linguistique moderne a absolument tout décrit, tout classé sans laisser de «reste». C'est cette science qu'on appelle «science normale», d'après T. Kuhn<sup>11</sup> et il va nous falloir nous arrêter sur cette notion.

Ainsi, «la science normale [...] est fondée sur la présomption que le groupe scientifique sait comment est constitué le monde»<sup>12</sup>.

Dans ce cas, les recherches sont «une tentative opiniâtre et menée avec dévouement pour forcer la nature à se ranger dans les boîtes conceptuelles fournies par la formation professionnelle»<sup>13</sup>.

Selon Kuhn, «la science normale n'a jamais pour but de mettre en lumière des phénomènes d'un genre nouveau»<sup>14</sup> et «la recherche de la science normale est dirigée vers l'articulation des phénomènes et théories que le paradigme fournit déjà»<sup>15</sup>.

L'article de la linguiste russe R. Frumkina<sup>16</sup> propose des réflexions intéressantes sur l'évolution de la linguistique dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. Elles correspondent à la conception de Kuhn :

«Avec le temps, la “nouvelle” linguistique s'est aussi transformée, graduellement et régulièrement, en science normale» (Frumkina, 1996, p. 57).

Ou plus tôt :

«On comprend pourquoi les réflexions méthodologiques profondes, ainsi que les discussions sur les “théories du niveau moyen” ne sont pas typiques de la science normale : pour elle, la problématique méta-scientifique cesse d'être importante» (*Ibid.*).

Pourtant, la science normale, comme la science en général, doit se développer. C'est pourquoi «le paradigme force les scientifiques à étudier certains domaines de la nature avec une précision et une profondeur qui autrement seraient inimaginables»<sup>17</sup>.

Le point culminant de la science normale apparaît lorsque se manifeste le désir de résoudre de «nouveaux problèmes – casse-tête». A ce moment, la science normale consiste à résoudre des casse-tête, elle est peu

<sup>11</sup> Kuhn, 1970 [1983].

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> Frumkina, 1996.

<sup>17</sup> Kuhn, *op. cit.*, p. 47.

orientée vers les grandes découvertes. On ne peut oublier la thèse suivante de Kuhn :

«Les scientifiques [...] n'ont pas besoin d'un ensemble complet de règles. [...] Puisque les scientifiques ne se demandent généralement pas ce qui légitime tel problème ou telle solution, nous sommes tentés de supposer qu'ils connaissent la réponse, au moins intuitivement» (Kuhn, *op. cit.*, p. 47).

La science normale devient de plus en plus exacte. Un vocabulaire «ésotérique» (pour les non-initiés) se développe, ainsi qu'une «maîtrise professionnelle».

Puisque les points de vue incompatibles sont plus rares dans la science que dans d'autres domaines de l'activité humaine, la communauté scientifique se réunit autour de ce que Kuhn appelle la «matrice disciplinaire»<sup>18</sup>.

La «matrice disciplinaire» se caractérise par :

- le caractère commun des signes symboliques utilisés;
- un paradigme métaphysique, c'est-à-dire les prescriptions reconnues de tous ;
- des valeurs communes.

Ces dernières doivent être de caractère plus général. Par exemple, l'orientation vers l'utilité pratique de la science est une des valeurs du paradigme. Quant à la «nouvelle linguistique» qui est en train de devenir une science normale, on pensera à la définition d'une valeur telle que la «rigueur» qui, à une certaine étape, s'opposait aux «spéculations vagues» du psychologisme<sup>19</sup>.

A notre avis, l'histoire de la linguistique dans la seconde moitié du XXème siècle (et surtout dans son dernier tiers) confirme les thèses de Kuhn. Il n'est pas difficile de remarquer que la «science normale» en linguistique s'est formée (en tout cas, en URSS) au milieu des années 1950 et s'est développée ensuite conformément aux pronostics de Kuhn.

Ainsi, à l'heure actuelle, la linguistique en tant que «science normale» n'aime ni l'oral, ni le diffus, ni – en général – ce qui n'a pas de statut taxinomique. Pourquoi ?

Nous supposons que la réalité empirique et son «méta-reflet» sont des phénomènes de nature différente. Au XXème siècle, la science a réussi à distinguer les images qui existent dans notre conscience, ainsi que nos impressions reçues des phénomènes que nous percevons. On peut dire qu'au XXème siècle on a vu se passer une transformation de l'inconscient en conscient (cf. la «fonction transcendante»), ce qui a finalement amené les chercheurs à la «science normale» en linguistique, qui est dominante aujourd'hui. Il nous semble que Baudouin de Courtenay a été l'un des premiers à s'en rendre compte, et nous devons aujourd'hui comprendre son terme «psychique» dans le sens d'image de la conscience. De même, pour

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>19</sup> Frumkina, *op. cit.*, p. 58.



son terme «logique» qui se rapporte actuellement plutôt au sens qu'à la logique.

Nous avons déjà dit que la linguistique «normale» n'a pratiquement jamais posé le problème des éléments primaires. Et on peut comprendre pourquoi : à cause de la peur face au caractère diffus des éléments primaires, pour lesquels les méthodes sémantiques modernes sont inefficaces.

Il s'agit d'une crainte face à une taxinomie nouvelle, qui n'incite plus à considérer les «éléments primaires» comme formes «figées» ou «pétrifiées» des parties du discours de jadis.

C'est le refus l'idée qu'est venu le temps d'un autre paradigme. Ce nouveau paradigme demandera probablement de dire adieu à l'idée si commode de *l'uniformitarisme*, qui s'était fortifiée ces dernières décennies. A l'idée de l'uniformitarisme correspond l'assurance qu'il ne peut exister d'impasses typologiques dans l'évolution. Les discussions autour de la théorie de l'uniformitarisme se rapportent pour l'essentiel aux années 1980, avec la parution de deux livres dont les auteurs sont tout de suite devenus célèbres. Il s'agit des monographies de R. Lass (1980) et de J. Aitchison (1981).

La notion d'uniformitarisme est à son tour inséparable des recherches typologiques, car, selon cette théorie, on ne peut admettre l'existence de quelque chose d'inconnu à la préhistoire qu'à condition qu'il existe quelque part une langue possédant les caractéristiques en question. Ainsi, la langue se distingue d'autres phénomènes anthropocentriques auxquels on laisse néanmoins le droit d'avoir des ramifications en impasse et même totalement inconnues.

Or Kuhn non seulement décrit le paradigme d'une science normale, mais il traite également des stades «pré-paradigmatiques» dans l'évolution de la science. Les stades plus anciens dans l'évolution de la plupart des sciences se différencient par «leurs manières incommensurables de voir le monde et d'y pratiquer la science»<sup>20</sup>.

Ainsi, au stade pré-paradigmatique de l'évolution de la science (ce stade représente, naturellement, la fin du paradigme précédent et en même temps un pas en avant, vers un nouveau paradigme) sont encore possibles, selon T.Kuhn, des interprétations différentes des mêmes phénomènes : les paradigmes sont «complémentaires», si nous recourons au langage de la physique.

En revenant à la linguistique du XXème siècle, on peut supposer que cette période a bel et bien existé. Il s'agit de l'époque avant la Première guerre mondiale et entre les deux guerres, quand coexistaient deux linguistiques. Pourtant cette thèse n'a jamais encore été formulée explicitement.

En parlant du premier courant, il nous faut tout d'abord évoquer les travaux de S. Karcevskij. On peut considérer son approche comme syntagmatique, orientée vers la phrase réelle, vers l'énoncé concret. De nombreuses idées de L. Ščerba étaient proches de cette conception. Or la syn-

<sup>20</sup> Kuhn, *op.cit.*, p. 21.

taxe était aussi essentielle pour les partisans de la «Nouvelle théorie du langage», elle était la pierre angulaire de cette dernière et servait de point de départ pour les marristes dans leurs recherches diachroniques. La syntaxe archaïque se présentait pour eux comme une zone diffuse, dans laquelle fonctionnaient des complexes sonores pratiquement a-sémantiques. Les marristes supposaient que ce caractère diffus de la phrase correspondait tout à fait à la pensée de la société primitive. S. Kacnel'son souligne que «le système grammatical primaire se caractérisait, selon N. Marr, par la non-séparation de la technique et de l'idéologie, par la correspondance directe entre la forme syntaxique et son contenu»<sup>21</sup> ; tandis que «le plus important dans la grammaire est la phrase entière, et non les mots particuliers arrachés de leur contexte»<sup>22</sup>.

Soulignons qu'on peut rencontrer des positions théoriques et des recherches semblables ailleurs que dans la linguistique soviétique. A titre d'exemple, on peut mentionner un courant allemand peu connu, celui des linguistes-«téléologues» qui, dans l'entre-deux-guerres, publiaient leurs travaux à Vienne, Göttingen, Strasbourg. etc.: E. Hermann, W. Havers, W. Horn. C'est la *syntaxe* qui était au centre de leur attention, considérée comme le noyau de l'origine du langage et l'arène principale de l'évolution. Et pourtant, la linguistique conceptuelle, celle des généralisations linguistiques valorisées, s'est aussi développée à cette époque, et c'est elle qui a finalement remporté la victoire. Ce n'est pas fortuit. Ses descriptions commencent par les phonèmes, et elles poursuivent avec les «niveaux suivants». Ainsi, les «petites briques» servent à former les «grandes».

Il n'y a plus de place pour les éléments primaires et diffus dans le nouveau système «à niveaux». Dans le système méta-descriptif de la linguistique vaincue, les éléments linguistiques primaires et inférieurs se perdaient dans le brouillard de l'énoncé. Autrement dit, il lui était difficile de passer de la réalité qui «scintillait intuitivement», vers une méta-reflexion abstraite. En fait, ces deux façons différentes de décrire la langue se complètent. Semblables situations de complémentarité sont bien connues dans les sciences comme la physique ou la biologie, mais, apparemment, elles sont encore insupportables en linguistique qui, nous semble-t-il, n'est pas encore arrivée aux premières crises de la «science normale», selon les termes de Kuhn.

4. Les adeptes de Marr, malgré l'apparence révolutionnaire de leurs théories, se trouvaient «au milieu» de ces deux paradigmes. Sans créer une théorie linguistique, ils se sont occupés de reconstruire le langage humain sur une base supra-nationale. A la différence de la linguistique qui avait pour point de départ les «petits mots» de la phrase, ils ont avancé la liste des quatre éléments, ce qui correspondait aux idées de Brugmann et Delbrück sur les *Wurzelformen* comme formes les plus anciennes. Ces élé-

<sup>21</sup> Kacnel'son, 1949, p. 36.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 16.

ments n'appartenaient à aucune partie du discours, et ne formaient pas de paradigmes. L'absence d'une théorie explicative, ainsi que des circonstances d'ordre historique et politique ont fait de ces éléments la risée de la «science normale» pour des décennies entières. C'est pourquoi le caractère novateur de l'idée des éléments primaires n'a pas été remarqué.

© Tatjana Nikolaeva

(Traduit du russe par Ekaterina Velmezova)

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADRADOS Fr., 1992 : «The New Image of I.-E. : the History of a Revolution», in *Indogermanische Forschungen*. Bd. 97.
- AITCHISON J., 1981: *Language Change : Progress or Decay?* Bungalow.
- ANIČKOV I., 2001: «Očerk sovetskogo jazykoznanija», in *Sumerki lingvistiki*, Moskva. [Esquisse de la linguistique soviétique]
- BRUGMANN Karl, 1897: *Vergleichende Laut-, Stammbildungs- und Flexionslehre der indogermanischen Sprachen*. Erster Band. *Einleitung und Lautlehre*, in Karl Brugmann und Berthold Delbrück. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Kurzgefasste Darstellung. Dritter Band. Zweite Bearbeitung, Strassburg.
- FRUMKINA Rebeka, 1996 : «“Teorii srednego roda” v sovremennoj lingvistike», in *Voprosy jazykoznanija*, 1996, № 2. [Les “théories du genre neutre” dans la linguistique moderne]
- KACNEL'SON Solomon, 1949 : *Istoriko-grammatičeskie issledovanija*, Moskva-Leningrad. [Recherches historico-grammaticales]
- 2001: *Kategorii jazyka i myšlenija. Iz naučnogo nasledija*, Moskva. [Catégories du langage et de la pensée. Extraits de son héritage scientifique]
- KUHN Thomas, 1970 [1983] : *La structure des révolutions scientifiques*, Paris.
- LASS R., 1980 : *On Explaining Language Change*, Cambridge.
- MARR Nikolaj, 2001 : «Jazyk», in *Sumerki lingvistiki*, Moskva. [Le langage]
- MEŠCANINOV, Ivan, 1926 : *Osnovnye načala jafetidologii*, Baku. [Les fondements de la jafétidologie]

- 
- 1929 : *Vvedenie v jafetidologiju*, Leningrad. [Introduction à la japhétidologie]
- SHIELDS K., 1997 : «On the Pronominal Origin of the I.-E. Athematic Verbal Suffixes», in *The Journal of Indo-European studies*, 1997, v. 25, № 1-2.
- 1998 : «Comments on the Evolution of the Indo-European Personal Pronoun System», in *Historische Sprachforschung (Historical linguistics)*, Bd.111, H.1.
- ŠILDS K. (SHIELDS K.), 1990 : «Zametki o proisxoždenii osnovobrazujuščix formantov v indoevropskom», in *Voprosy jazykoznanija*, 1990, № 5. [Remarques sur l'origine des formants radicaux en indo-européen]